

*Les
Chroniques
de
Valazur*

– Greg Vegastar –

Coup du sort

La facilité n'explique pas tout ;
et le vice a ses sentiers aussi
ardus que la vertu.

Paul Valéry

Ère 4^{ème}, an 221

Après plusieurs longs mois d'exil, j'étais enfin de retour à Fier-Soleil. L'atmosphère de la capitale du Royaume Valazurien m'avait indéniablement manqué et conduisit à m'installer au fond d'une taverne peu fréquentable. Attablé seul, en marge des ivrognes et autres gueulards qui animaient le lieu, ma chope de bière demeurait mon unique compagnie. Je me contentais d'admirer le spectacle que livraient les occupants. Les rires éraillés provoqués par quelques boutades graveleuses, les cris de bêtes lancés dans des chamailleries avinées et le son des pintes qui s'entrechoquaient avec fracas produisaient un chaos festif propre aux tavernes du quartier des Malandrins. Toutefois, ces réjouissances ne m'empêchaient pas de glisser de brèves œillades en direction du hall d'entrée car malheureusement, je craignais de faire une mauvaise rencontre. Suite à quelques petites altercations dues à mon passé houleux, surveiller les accès était devenu un réflexe, un mouvement instinctif que j'exécutais dès lors que je me trouvais dans un endroit clos ou un lieu public. Pour les mêmes raisons, choisir un emplacement qui offrait une

opportunité de fuite était devenu, de surcroît, une priorité absolue. Aussi avais-je opté pour une table tout à côté d'une fenêtre qui donnait directement sur la rue des Maraîchers, dans l'hypothèse selon laquelle j'aurais eu à m'éclipser rapidement.

Quelques années en arrière, j'avais eu de graves problèmes qui m'avaient forcés à entretenir cette méfiance. Je m'étais salement endetté. Autrement dit, je devais de l'argent, vraiment beaucoup d'argent... Et de ce fait, je m'étais fait une multitude d'ennemis aux profils variés ; prêteurs malhonnêtes, commerçants roublards, aristocrates corrompus, escroc professionnels et magistrats véreux constituaient le lot de crapules avec lequel je fricotais. Conscient que tout ce beau monde était à mes trousses, je vivotais dans une angoisse permanente qui progressait au même rythme que l'impatience de mes « bons amis ». Lorsque je m'étais rendu compte que jamais je n'aurai pu rembourser mes dettes, une sorte de psychose s'était mit à me tarabuster. L'inquiétude m'avait fait devenir craintif : au point d'imaginer qu'une bande de mercenaire avait été engagée exprès pour me tomber sur le râble. Le jeune couard que je devenais n'osais plus déambuler dans les ruelles de la capitale, évitant certains quartiers, certaines places, redoutant de se heurter à l'un de ses innombrables créanciers.

Et comme je tenais à ma peau, je pris la décision de mettre les voiles loin de Fier-Soleil et de toutes ces emmerdes qui dépassaient l'entendement du petit freluquet que j'étais. Ni une ni deux, je m'étais fait la malle pour de bon. Deux longues années sacrifiées dans un isolement interminable me laissaient penser qu'on avait cessé de me donner la chasse dans toute la ville. Cela m'avait semblé suffisamment pénible pour que l'on oublie ma bouille et mon nom. En plus de quoi, j'espérais secrètement que l'exil m'avait débarrassé du vice qui me rongeaient depuis des lustres, celui que je considérais comme le démon capricieux responsable de chacun de mes malheurs.

Il me fallait bien l'admettre, j'étais prisonnier d'une addiction dévorante pour les jeux d'argent. Les cartes, les dés, les

paris... Bref, tout ce qui touchait aux jeux de hasard me rendait dingue. J'étais tombé dedans en regardant les gens s'essayer à des jeux très en vogue tels que le *Brelan*, le *Lansquenet* ou encore le *Poker de dés*. Sur un simple coup de chance, n'importe quel oiseau pouvait s'en mettre plein les fouilles. Et pour ça, il n'y avait rien à faire. Juste oser et aligner une mise. Moi aussi j'avais voulu tenter ma chance, mais une partie en avait appelé une autre, puis une autre, jusqu'à ce que j'éprouve le besoin de jouer quotidiennement. Au fil du temps, j'avais appris que la chance pouvait se provoquer : une gentille entourloupe, une mise audacieuse et la carte dissimulée dans la manche figuraient parmi les combines qui m'assuraient de remporter de jolis gains.

De la triche ? Non !

J'étais un professionnel, c'était ma raison de vivre, mon gagne-pain ! À tel point que de la plus prestigieuse à la plus clandestine, j'avais côtoyé toutes les places de jeux de Fier-Soleil sans exception et, chose fort embarrassante, on reconnaissait ma pomme dans bon nombre de ces établissements :

« Alors Lans ! Parait que t'as bien fait de miser sur Bulk-Brisecrâne, sa cote était tellement haute... T'as du ramasser un joli paquet d'oseille sur ce coup là !

– J'suis en veine en ce moment, c'est tout. Mais sois gentil, boucle là si tu veux que je continu à foutre les pieds dans ton tripot. Déjà que j'ai les gars du quartier des Astres sur le cul... »

Mon obsession pour le jeu et l'argent me permettait parfois de mener la belle vie : je logeais dans les plus luxueuses auberges de la capitale, celles où les nobles de hauts rangs faisaient halte. Je me délectait des mets les plus prisés, ceux que l'on s'arrachait dans les dîners mondain, si rares qu'ils traversaient les mers chaudes du Rayon d'Or. Occasionnellement, je m'offrais l'agréable compagnie de filles gracieuse et peu farouche, car la vie de prince me divertissait davantage aux côtés d'une princesse. Mais bien vite, cet écrin de rêves et d'opulence se muait en des choses moins plaisantes, me ramenant bien vite à la dure réalité. Trop de fois j'avais du lutter contre la faim, celle qui vous tiraille à vous

en faire perdre la raison, au point d'aller errer sur les places marchandes qui diffusent leurs odeurs de viande grillée. Je n'osais même pas me remémorer les nuits passées sans un toit pour m'abriter, recroquevillé au fond d'une ruelle ou sous un pont, dans le froid et l'obscurité de la capitale. Une fois plongée dans les ténèbres, cette ville s'avérait être une dangereuse amante, toute prête à vous lacérer de ses ongles traîtres.

Cette existence peu enviable, similaire à celle des miséreux de basses extractions, m'avait fait comprendre que l'argent était synonyme de pouvoir. Mais comment sortir la tête hors de cette fosse à purin sans un sou en poche ? À tout dire, l'échappatoire à laquelle je me raccrochais était aussi facile que temporaire ; je m'en allais régulièrement trouver quelques prêteurs peu scrupuleux qui gonflaient subitement leurs taux d'intérêts. L'emprunt faisait parti d'un cycle dont je n'arrivais pas à me défaire alors, en prenant mon air hypocrite, je remerciais ces charognards de me concéder une poignée de Valas. Et puisqu'ils me prêtaient, je préférais me convaincre que c'étaient eux ; les responsables de cette inévitable descente aux enfers.

Heureusement, il me semblait que j'avais réussi à tourner cette page désolante ; j'étais revenu à Fier-Soleil armé d'audace et d'optimisme, ce qui allait sans nul doute m'aider à ne pas me renfoncer dans les abysses séduisantes et malsaines des jeux. La capitale était une ville extrêmement dynamique, vivante, regorgeant d'activités plus ou moins légales, ce qui me laissait penser que mon assistance serait forcément la bienvenue quelque part. Néanmoins, il me fallait agir vite car j'étais de retour avec peu de moyens et l'échéance fatidique approchait inévitablement à chaque bière que je commandais.

Soudain, quelque chose me tira brusquement de ces inquiétudes financières; un homme de grande taille et large d'épaules fit irruption dans la taverne.

Son gabarit faisait se retourner les poivrots qui restaient bouches bées devant ce colosse à l'allure sinistre, lequel ne tarda pas à s'avancer vers le comptoir d'un pas lourd et nonchalant. Le

gaillard, vêtu d'un long manteau de cuir sombre, portait des bottes souillées de boue sèche ainsi qu'un chapeau noir, à l'image de ceux des gardiens de troupeaux d'aurochs. L'ombre de sa coiffe couvrait une bonne partie de son visage : on ne lui devinait qu'une barbe naissante qui mangeait son mufle carré. L'hébétude et le mutisme général provoqués par ce drôle d'énergumène cessèrent lorsqu'il aboya sur le patron :

« Reste pas planté là comme un fruit ! Sers moi un rhum, mon brave ! »

Tout comme la plupart des occupants, il m'était difficile de détacher mon regard de ce vagabond. Mes sens se mirent en alerte et mes automatismes défensifs revinrent à grand galop ; Peut-être était-il là pour m'éliminer ? Mais jugeant que le mieux à faire restait de l'ignorer, je me recentrais sur ma chope de bière en m'efforçant de ne plus lever le nez. C'est alors que le bougre mobilisa une nouvelle fois l'attention de l'assemblée en ôtant son couvre-chef qu'il coinça sous son bras gauche. Après quoi, il se mit à balayer l'intégralité de l'établissement d'un mouvement de tête lent et scrutateur. Son œil, aussi vif que malicieux, se posait sur les visages hagards des clients apeurés, tant sa prunelle se faisait insistante.

Évidemment, le hasard le poussa à poser les yeux sur moi. J'en eus un haut-le-cœur accompagné d'un frisson glaçant particulièrement désagréable. Essayant de me persuader qu'il ne s'attarderait pas à me reluquer, j'avais la conviction qu'il ne languirais pas à s'acharner sur un autre veinard. Je me trompais. L'individu serpentait entre les sièges et les bancs, tandis que les occupants se bouscuaient pour lui ouvrir le passage vers ma table ! Je gardais, du coin de l'œil, la fenêtre qui devait me servir d'échappatoire et pourtant, je ne pus me résoudre à prendre la fuite ; il m'avait cloué sur place à cause de sa grimace fâchée, laquelle aurait fait mouiller les brailles du pire des malfrats.

Le costaud tira une chaise à lui et s'attabla juste en face de moi sans faire preuve de la moindre hésitation, parfaitement stoïque.

« C'est moi qui te fiches les fouettes comme ça, gamin ?

T'es pâle comme une craie, lança l'inconnu sur un ton satisfait.

– Que... Qu'est ce que vous me voulez ? Balbutiais-je sur un ton surpris mêlé d'agressivité.

– Mon gars c'est simple, on voit que toi dans ce trou. T'imagines un peu la cabine que t'as avec tes lunettes noires ? De qui tu te caches ? »

Complètement pétrifié, je n'avais pas su pas quoi lui répondre. D'abord ce type avait eu le culot de s'installer à ma table sans même s'enquérir de mon autorisation mais en plus, j'avais la nette impression qu'il se payait ma tronche. Sa voix tonitruante portait loin et une bonne moitié de la taverne avait dû l'entendre, ruinant ainsi mes efforts de discrétion. Il m'avait mis dans une position plutôt inconfortable, l'enfoiré, et bien que sa carrure lui conférait un charisme certain, je dus me retenir pour ne pas lui cracher un florilège de mes injures préférées. Se mettre le bougre à dos s'avérait périlleux : je ne connaissais pas ses intentions tandis que lui avait deviné que je me cachais. Je devais donc la jouer fine et mettre fin à cette conversation sur-le-champ. J'allais le prendre à son propre jeu, ou du moins, je n'allais pas rentrer dans son manège et lui imposer mes règles ; Je m'apprêtais à quitter la table en l'ignorant copieusement quand sa main vint s'écraser lourdement sur mon épaule.

« Hé là, camarade ! Je vois que mon intrusion t'as mis mal à l'aise mais ce n'était pas mon but, bien au contraire – Il avait baissé la voix alors que sa contrainte m'irritait de plus en plus – Comme tu sembles légèrement à cran, je vais te la faire brève : je m'appelle Yvo et je cherche un partenaire pour me filer un coup de main. J'ai un petit boulot à te proposer qui rapportera gros ! Qu'en dis tu ?

Je me raseyais lentement en m'efforçant de contenir ma rancœur avant de lui concéder avec dédain :

– J'en dis que j'aime pas tes manières, et t'es pas discret. Peut être que je serai plus disposé à t'écouter si tu commençais par la mettre en veilleuse...

– Navré si je t'ai mis dans l'embarras. Sois tranquille,

personne ne s'en prendra à toi tant que je suis dans les parages, affirma t-il en arborant un rictus orgueilleux. »

Si mes innombrables parties de cartes m'avait fait rencontrer des adversaires toujours plus malin, Yvo lui, demeurait une énigme pour moi. Il paraissait totalement hermétique à toutes mes observations. Aucun mouvement parasite témoignant d'un quelconque malaise, pas de signes distinctif indiquant de la nervosité, un ton et une élocution dépourvus d'hésitation ; il m'était tout bonnement impossible de le percer à jour.

La discussion se changea en une sorte de joute psychologique dont il prit l'ascendant. Et le pire ; c'était qu'il semblait en avoir pris conscience. Je me sentais piégé et contraint exactement comme si j'étais sur le point de me faire plumer sur une mauvaise donne. Toutefois le gars était en train de me proposer du boulot, une perspective qui m'obligeait à considérer son offre.

« Eh bien ! Quelle atmosphère oppressante... Tu bois quoi ? Une bière ? Tavernier, viens donc nous faire le plein ! – Le patron s'exécuta pour nous réapprovisionner en boisson – Tu peux continuer à me juger comme ton ennemi camarade, ou bien simplement considérer le travail que je t'apporte.

– Ce n'est pas contre toi, mais je dois rester sur mes gardes, soupirais-je avant de l'inviter à poursuivre. »

La tension se fit moins palpable et Yvo se présenta en bonne et due forme : il était le propriétaire d'un hangar localisé en sortie de la ville, quelques mètres avant la porte Est. Il possédait également trois roulottes et autant d'animaux de trait qui lui servaient à acheminer des marchandises entre la capitale et les villages alentours. De cette manière, il louait son service de transport aux commerçants, aux paysans et lorsque l'occasion se présentait, il escortait de riches aristocrates jusqu'au repère de leurs maîtresses. En toute discrétion, bien entendu. Il conclu en avouant avoir l'habitude de travailler seul, ne sollicitant de l'assistance que s'il savait le trajet long ou les routes périlleuses

sinon dégradées.

« Tu veux donc que je t'aide à assurer un convoi de marchandise, c'est ça ? Demandais-je en haussant les épaules mollement.

– Tout juste. Ce n'est pas plus compliqué que ça : on fait l'aller-retour à Brumétoile, on livre le colis et on divise la récompense en deux. Et comme je te l'ai dit, la paye sera conséquente, crois moi ! »

Son sourire en coin, qu'il avait d'ailleurs bien du mal à dissimuler cette fois ci, laissait présager l'omission de certains « détails ». Je ne me trompais pas en estimant Brumétoile à cinq ou six heures de marche, au Nord-Est de Fier-Soleil, une bourgade convenablement desservie par un axe commercial emprunté. Je m'apprêtais à l'interroger quant à ma remarque plus que fondée lorsqu'il quitta brusquement notre table. À la suite de quoi, il s'empressa de gagner la sortie sans se retourner, dans un silence pesant. Abasourdi par ce comportement aussi imprévisible qu'inexplicable, je ne pouvais que le regarder s'éloigner en affichant une mine déconfite.

Comme tous les yeux de la taverne se fichèrent sur moi, je terminai ma chope d'un traite et me pressai de vider les lieux en fulminant. Là, le tavernier m'interpella à grands gestes pour m'inviter à le trouver :

« M'sieur, j'ai un message à vous faire passer – Il sortit un bout de papier grossièrement plié de dessous son comptoir pour me le tendre – Ça vient de l'homme qui a partagé votre table.

– Vous devez faire erreur... Je ne l'ai pas vu vous remettre quoi que ce soit avant qu'il ne me rejoigne. J'vois pas comment il a pu me l'adresser ?

– J'peux rien vous dire d'autre M'sieur, si ce n'est que c'est bien à vous que j'dois l'donner... Vous allez pas l'prendre ? »

En vagabondant dans les ruelles de la capitale, je relisais en boucle la note que je tenais dans le creux de ma main : « rends-toi au hangar, camarade ».

Ce convoi sentait le coup tordu à plein nez et j'avais beau me torturer l'esprit, difficile de prédire ce que mijotait Yvo. Un passant me bouscula en échappant un juron : j'étais coupable de par mon inattention, mais comme j'avais jeté un coup d'œil par dessus mon épaule pour le toiser effrontément, je me rendis compte que mes pas m'avaient guidés, sans que je m'en aperçoive, vers la fameuse porte de l'Est.

Face à moi se tenait le hangar, une construction faite de pierres de taille. De la façade dépassaient cinq toitures maintenues par de solides piliers en bois, l'ensemble formant un préau qui abritait cinq doubles portes, à la fois hautes et larges devant lesquelles étaient stationnées trois roulottes. Accolé au bâtiment, une tour surplombait l'ensemble. Seuls de rares fenestrons ajouraient l'édifice à l'aspect vétuste, voir sinistre. Sur le flanc droit du hangar, on avait monté un enclos à base de rondins et de vieux bouts de bois à l'intérieur duquel languissaient trois bœufs relativement gras. Mon inspection touchant à sa fin, je n'avais toujours pas déniché Yvo quand un bruit sourd me fit me retourner vers les roulottes. En observant avec plus de minutie, je m'aperçus que l'une des doubles portes était entrouverte et donnait accès à l'intérieur du hangar. Je dus me faufiler pour pénétrer dans le bâtiment et y trouver Yvo, poussant une énorme caisse en bois. Il la faisait racler le sol dans un vacarme épouvantable.

« Ah ! Tu es finalement venu camarade. Tu m'en vois ravi ! Peux-tu m'aider à charger cette caisse à l'arrière de la roulotte ? Ça pèse vraiment un âne mort ces merdes, s'indigna-t-il en suant à grosse gouttes.

– Toujours pas décidé à m'en dire davantage sur le convoi ? Je ne suis pas idiot au point de croire qu'il n'y a aucun risque à faire cette livraison, Yvo, annonçai-je en l'aidant à soulever la charge.

– Je ne pouvais pas t'en parler à la taverne. Trop risqué. Ici on est à l'abri, affirma-t-il sur un ton soulagé. Mais avant de te mettre au parfum, j'ai besoin de savoir si je peux te faire

confiance, sans quoi, je ne t'emmènerai pas. Tu te doutes bien que j'ai moi aussi besoin d'un minimum de garanties.

– J'aurais du me douter que tu poseras des conditions, avais-je marmonné.

– Pour ta sécurité, pour la mienne ainsi que celle du convoi, je dois savoir à qui j'ai à faire.

Ses traits s'étaient durcis. Yvo prenait des précautions et je ne pouvais pas l'en blâmer. Du reste, je pris la décision de me montrer coopératif sans pour autant lui exposer ma ribambelle de tracas.

– Je m'appelle Lans. Je suis revenu à Fier-Soleil depuis deux jours. Des problèmes d'argent m'ont forcé à fuir la capitale, le temps que les choses se tassent...

– Mouai, je comprends mieux maintenant. Et ces lunettes noires, pourquoi ne les enlèves-tu pas ? On est entre nous maintenant, grommela-t-il en se grattant le menton d'un air perplexe.

– Je ne peux pas... Je ne m'en sépare jamais. Elles ont énormément de valeur pour moi, lui avouais-je en les remontant sur mon nez. Est-ce que j'ai besoin de me dévoiler davantage ?

– Ça ira camarade, j'apprécie la bonne volonté dont tu as fait preuve. – Il s'assit sur la margelle derrière la roulotte et soupira longuement avant de poursuivre – Lans, peut être que tu l'ignores étant donné que tu es à peine revenu, mais Fier-Soleil dispose à présent d'une fabrique d'armes à feu. C'est très peu répandu en Valazur. C'est pour dire ; seuls le bataillon d'élite et quelques riches amateurs en sont dotés. Quoi qu'il en soit, les fusils qui y sont construits révolutionneront un jour l'art de la guerre. Peut être que le Roi s'en servira pour asseoir encore un peu plus la suprématie du Royaume, mais ça mon cher Lans, on s'en tamponne le coquillard ! Ce qui nous importe, c'est leur rareté et le prix qu'en demande mon client. Quant à ces caisses... Bah, tu as sûrement deviné ce qu'elles contiennent. Pas besoin de te faire un dessin pour te montrer comment je me les suis procurées. Tout ce qui nous reste à faire : c'est passer la porte Est avec la roulotte chargée, sans subir de contrôle. »

Plus je passais de temps en compagnie d'Yvo, plus il m'apparaissait comme quelqu'un de malin, roublard, peut-être sournois ; mais incontestablement, doté d'une intelligence hors norme. Barboter trois caisses pleines d'armes, propriété du Roi Viktor en personne ; il en fallait une sacré paire. Pour autant, la partie ne faisait que commencer car passer la porte Est sans se faire pincer constituait un défi d'envergure. La garde royale : c'était le gros problème que nous allions rencontrer. Avec des hommes postés à chaque portes, de jour comme de nuit, des fouilles intempestives et des contrôle de cargaisons systématique, nos chances étaient maigres.

Là encore, mon nouvel acolyte avait mis sur pied un stratagème à la fois simple et brillant ;

Il me fallait sortir de la ville par la porte Sud pour remonter jusqu'à celle de l'Est. Par l'extérieur donc.

Ensuite, j'allais devoir mobiliser l'attention des gardes en me faisant passer pour un apothicaire de renom en leur faisant croire à une épidémie, laquelle aurait ravagé Présylvain, une bourgade voisine.

De là, il allait me falloir me montrer suffisamment convainquant pour dépeindre la catastrophe qui s'abattraient bientôt sur Fier-Soleil et ses habitants.

Pour agrémentez mon jeu d'acteur, Yvo me remit un écrit officiel portant la signature et le cachet de la maison Greenshield, l'une des familles les plus influentes de Valazur. Le manuscrit, transformé en ordonnance, répertoriait diverses plantes médicinales, baumes et autres remèdes aux appellations aussi complexes qu'imprononçables.

Yvo, quant à lui, prétexterait avoir été envoyé sur ordre de la maison Greenshield pour acheminer le contenu de la roulotte en direction de Présylvain, et ce sans délais...

Le pari que nous nous apprêtions à prendre était risqué, mais terriblement excitant. De notre interprétation « théâtrale » allait dépendre la réussite de l'opération. Nous fîmes donc une

répétition de cette supercherie burlesque pour en évaluer la crédibilité avant de nous donner rendez-vous le lendemain à l'aube, devant le hangar.

« Je sens que l'on va former un bon duo, Lans. J'ai le pressentiment que ce convoi sera à la base d'une longue et fructueuse collaboration.

– Il ne me semble pas t'avoir dit que je t'assisterai de nouveau. Attends de voir comment se déroulera la liaison de demain avant de t'emballer, avais-je rétorqué en ricanant. »

La nuit s'installa progressivement, barbouillant le ciel de couleurs remarquables. Puis la fraîcheur du soir combinée au léger courant d'air marin firent s'activer les citoyens de Fier-Soleil. Les tavernes et les rues s'animèrent pendant que les lueurs urbaines commencèrent à poindre dans les habitations. La ville souveraine s'endormait rarement. Je remontais l'avenue des Échevins d'un bon pas pour gagner l'auberge de « *La Marmotte Chafouine* », un bouge décrépît à la hauteur de mes finances. J'y louais une chambre parfaitement misérable depuis mon arrivée : y trouver le sommeil relevait du miracle, d'autant plus que les événements de ce jour me mirent dans un état d'excitation prononcée.

Au fond de moi, j'espérais que ce convoi se révélerait être l'aube d'une nouvelle vie. Peut-être qu'on m'accordait là une chance de me refaire ? Ressassant le scénario qui se jouerait le lendemain, j'étais tombé dans une torpeur agitée, à une heure avancée de la nuit.

Ne sachant pas vraiment si j'avais dormi ou non, je traversai la place des Muses. Les premiers commerçants s'affairaient déjà à ouvrir boutiques et échoppes, balayant les devantures, garnissant leurs étals. Ils me regardaient passer d'un air bovin ô combien énervant. Je pressais le pas pour ne pas subir leur curiosité déplacée. Il était convenu que je retrouve Yvo devant le hangar afin de l'aider à atteler la roulotte que nous avions chargé la veille, puis que je quitte la ville par la porte Sud, puis, longe la piste côtière jusqu'à la porte de l'Est et attende

l'arrivée de mon partenaire pour entamer mon petit numéro. Comme j'arrivais au point de rencontre, je trouvais étrange de ne pas y trouver mon employeur. Pas de roulotte en vue, pas d'animal à atteler, toutes les portes du hangar demeuraient étonnamment closes. Yvo m'avait-il posé un lapin, ou bien s'était-il oublié ? Inquiété par ces imprévus, je m'approchais de la tour dans laquelle logeait l'énergumène. A mesure que j'avancais vers l'entrée, je commençais à distinguer une affiche, placardée sur la porte à l'aide d'une dague. Il s'agissait d'un message sur lequel figuraient deux mots inscrits à la hâte. J'arrachais le bout de papier pour le lire avec plus d'aisance :

CAMARADE,
DANGER
- Y

« Ma parole, c'est donc vrai ! Le petit Lans est rentré au bercaïl, et il a l'air en forme !

Cette voix désagréablement familière me coupa le souffle aussi nettement qu'un coup de poignard en plein cœur. J'en avais lâché le morceau de papier qui tourbillonna sur une trajectoire hasardeuse avant de se poser au sol. Mon palpitant s'accélérait de façon inquiétante, à l'image d'un petit animal qui se sent prit au piège, sachant ses derniers instants arriver. Une bouffé de chaleur et des gouttes de sueurs perlaient sur mon front alors que je n'avais pas encore osé me tourner vers l'auteur de cette glaçante interjection.

– Pas étonnant ! Vu tout le pognon qu'on lui a prêté, il doit mener la belle vie. – cette deuxième voix provenait d'une autre direction – Peut être même qu'il est revenu exprès pour nous rembourser, n'est ce pas binoclard ?

Cinq hommes surgirent de derrière le hangar et formèrent un arc de cercle devant moi. Ils s'étaient groupés aux côtés de Jingles, le propriétaire d'un casino clandestin chez qui mon ardoise devait aisément pouvoir faire office de papier peint.

C'était sa voix que j'avais reconnu. Mon cœur fit une autre embardé lorsque je constata qu'ils étaient tous armés, de massues, de coutelas, sanglés dans d'épaisses armures de cuir.

J'allais passer un sale quart-d'heure...

– Douze mille sept cent Valas, soit quelques cent vingt et sept pièces d'or. C'est ce que tu nous dois, crevure. Deux options s'offrent à toi : ou bien tu raques illico et on te lâche la grappe, ou bien tu risques de ne pas aimer le traitement, vociféra le bandit le plus à droite.

– Écoutes Lans, tu as voulu me baiser jusqu'à la moelle. Mais la mort est un sort agréable comparé à ce que je te réserve si tu ne craches pas ce qui me revient – il marqua un temps de silence – Je te le promet sur tout ce que j'ai de plus cher en ce bas monde, précisa Jingles avec un flegme et une neutralité bouleversante pendant que son regard haineux m'éventrait. »

De toute part, j'étais cerné. J'avais beau essayé de calculer une solution de replis, toute tentative de fuite restait veine. Et je n'avais pas un radis sur moi... La bande à Jingles n'avait alors plus qu'à me cueillir comme un fruit mûr pendant que l'angoisse qui me paralysait leur simplifierai la tâche. J'ignorais totalement quoi faire : si je m'aventurais à leur répondre, j'étais à peu près sûr que le premier mot qui sortirait de ma bouche signerait mon arrêt de mort. Encore fallait-il que je puisse articuler un semblant de phrase.

Devant ces truands aux visages déformés par une jubilation malsaine, les secondes me paraissaient des heures.

Des heures durant lesquelles j'avais gambergé sur tout un tas de choses complètement hors propos ;

Que ce serait-il passé si je n'avais jamais joué de ma vie ? Si j'avais été un type réglo ? Si j'avais été né loin de la capitale, ce chaudron dans lequel bouillonnaient les pires saloperies de Valazur ? Que ce serait-il passé si je n'avais pas croisé Yvo ? Cet enfoiré m'avait-il vendu ?

Ma peur se mêlait à la colère, je me sentais affreusement trahis parce que j'avais presque accordé ma confiance à ce gars. J'avais placé sur lui de grands espoirs et plus encore : ma potentielle « renaissance ». C'est alors que mon monde se mit à trembler et s'effondra tel un château de carte. L'espace d'un instant, je m'étais même résigné à accepter mon sort. La tête baissée, je fixais le sol pour ne pas regarder mes bourreaux quand mes yeux se posèrent sur le message qui s'agitait à mes pieds, sous l'effet d'une légère brise.

Ça n'allait pas. Je n'avais pas la preuve qu'Yvo m'avait vendu. Pire. J'envisageai même qu'il avait voulu m'aider. Les portes du hangar étaient toutes closes, pas une seule roulotte n'avait été sorti. Premier signal d'alarme ? Quant à la note, pourquoi Yvo se serrait embêté à la placarder sur sa porte s'il avait voulu me faire tomber ? Et pourquoi n'était-il pas là pour participer à ma capture avec Jingles et ses sbires ?

Tant pis si je me trompais, si mon analyse était fausse, c'était ce que je voulais croire. Je me rattachai à cette demi-vérité qui m'insuffla une dose de lucidité : je n'avais pas envie de crever comme un chien, et encore moins de la main de cette petite frappe ! En reprenant peu à peu les rennes de ma volonté, je m'étais décidé à jouer mon atout, la carte maîtresse de mon jeu qui allait me donner l'opportunité de faire un quitte ou double.

Bien dissimulé, dans la manche de mon manteau ; mon pistolet à rouet. Si j'arrivais à l'extraire et à le glisser dans ma main, j'avais une chance de toucher Jingles, en supposant que ses complices soient suffisamment surpris pour que je puisse prendre le large... J'allais le faire. La chance me sourirait lors de mon plus gros coup de poker, ça allait se jouer au bluff, en une fraction de secondes.

Mon arme, plaquée à l'intérieur de mon avant-bras droit était prête à faire feu. Un geste sec et rapide me permettrait d'en saisir la crosse et de tirer pratiquement dans le même temps.

Après tout, Jingles n'était pas la première enflure que je m'apprêtais à refroidir de la sorte.

J'inspirais profondément, en relevant le menton vers ma cible. Ce crétin gueulait, il criait tout ce qu'il pouvait mais je ne l'entendais pas : je distinguais seulement ses babines se toucher et s'écarter dans des accès de rage démesurés. J'étais dans une bulle hors du temps qui allait conditionner mon action. Plus rien n'existait autours de moi : il n'y avait que Jingles, mon arme et moi, un trio sur le point d'exécuter une danse macabre dont le dénouement allait être fatal.

Je balançai mon bras en avant. La vitesse guida l'arme à travers ma manche. J'effleurai le canon qui glissa contre la paume de ma main, puis le long de mes doigts. J'enserrai la crosse de mon pistolet ! Ma bouche se tordit en un rictus cruel et satisfait. L'adrénaline m'avait happé , quand j'entendis un bruit sourd qui résonna en moi ; Ma nuque s'était tordue, mon corps tout entier était devenu lourd pendant que mes jambes s'étaient dérochées. Ma vision se brouillait dangereusement et des rires déformés vrillaient mes tympans. Je m'étais écrasé lourdement face contre terre.

Ensuite, ce fut le trou noir.